

# Le développement du sens social: nécessité et fondements

par Livia THUR \*

AU LIEU de définir à priori le sens social, c'est-à-dire de figer les éléments jugés fondamentaux d'un concept multidimensionnel et de l'enrichir ensuite par voie déductive, nous préférons procéder autrement: nous essayerons de dégager les caractéristiques principales et les implications majeures du sens social, telles que ces caractéristiques et ces implications semblent se dégager de notre monde en devenir. Notre monde en devenir englobe l'ensemble des processus d'évolution dans lesquels l'homme du dernier tiers du XXe siècle est effectivement engagé. Cependant, nous n'en retiendrons ici que les tendances d'évolution qui se manifestent sur le plan des pratiques d'organisation sociale et sur le plan des anticipations scientifiques. C'est dire que nous envisagerons le sens social dans la perspective de ces deux tendances d'évolution qui se conditionnent d'ailleurs mutuellement et qui semblent le plus directement se refléter sur les attitudes sociales de l'homme.

Qu'est-ce que l'expérience dominante des dernières années sur plan des pratiques d'organisation sociale? En la résumant d'abord, nous pouvons dire que le monde est en quête de maîtriser son avenir. La préoccupation n'est sans doute pas nouvelle, elle représente un des défis les plus anciens de l'humanité, mais ses dimensions sont neuves.

---

\* *Réflexions en marge de la conférence d'ouverture de la Semaine de l'éducation 1966, prononcée par l'auteur. Mme Thur est professeur agrégé au Département des sciences économiques de l'Université de Montréal.*

Il y eut toujours des actions orientées vers l'avenir. L'homme a tâché de penser sa vie, d'en fixer les contours, de prévoir son déroulement. Les institutions, produisant des biens ou des services, se sont efforcées, elles aussi, de prévoir le rythme de leurs activités à l'intérieur de leurs propres contraintes. Ces préoccupations des individus et des institutions ont toujours été l'expression d'un même besoin profond de rationalité dans l'action, besoin qui veut réduire, dans une large mesure, l'incidence du hasard sur l'existence. L'idée de la planification n'est donc pas une idée nouvelle qui serait subitement apparue au cours des vingt dernières années; elle a toujours existé. C'est l'échelle sur laquelle on essaye de la pratiquer qui est nouvelle. La planification, cette recherche du "anti-hasard" comme l'appelle l'économiste français Pierre Massé, se généralise de plus en plus pour englober des branches d'activité, des secteurs entiers de la vie nationale et des sphères spécifiques de la vie de la communauté internationale. Les efforts déployés dans ce sens sont aussi nombreux que variés et portent des noms différents. Parmi les essais de planification économique de l'hémisphère occidental nous avons les planifications indicatives en France, aux Pays-Bas, en Italie, les programmations économiques en Belgique, au Japon, les "Aims of Britain" au Royaume-Uni, les "Guidelines of the President" aux États-Unis ou encore les "Objectifs économiques pour le Canada" et les très nombreux plans de développement des pays ou des régions insuffisamment industrialisés. Sur le plan international nous connaissons des essais d'organisation de marchés internationaux

spécifiques (Accords internationaux relatifs à des produits de base) de même que l'organisation des relations monétaires (Fonds monétaire international). Quelle que soit la nature ou le sigle de ces multiples essais, ils ont tous un dénominateur commun: tous résultent de la recherche du dit "anti-hasard".

Parallèlement à la généralisation progressive des diverses pratiques de planification ou de programmation, et parfois conjointement avec elles, est né un effort de spéculation nouveau, lui aussi axé sur l'avenir. Son but est d'évaluer à long terme les apports de la science et de la technique et d'essayer de déduire les conséquences de ces apports sur la société future. Il nous faut souligner que cet effort spéculatif ne relève ni de l'utopie ni de la science-fiction qui constituent toutes deux, à des titres différents, des fuites du présent: l'utopie parce que, se sentant impuissante devant les imperfections accablantes du présent, projette, dans un élan passionné, la vision d'un homme idéal, et la science-fiction parce qu'elle offre tout simplement des promenades plus ou moins gratuites à l'imagination. L'effort dont nous parlons ici n'est pas de cette nature. Il s'agit d'un effort entrepris par des groupes de personnes qui ont une formation scientifique ou technique, qui connaissent les dernières tendances du progrès de la science ou de la technique du fait qu'ils y sont eux-mêmes engagés, et qui essaient de déduire l'influence probable du progrès sur la vie sociale et individuelle dans un avenir prévisible de 10 ou de 20 ans.

Le premier groupe d'hommes de science et de technique se préoccupant de cette façon de l'avenir dans le monde d'expression française est celui de la "Prospective", fondé par le regretté grand éducateur Gaston Berger, en France, en 1957. La publication périodique du groupe porte le même nom et chaque numéro est consacré à un sujet déterminé, étudié par le groupe. Le second groupement, largement international, s'est constitué autour de la publication "Futuribles", aujourd'hui "Analyse et Prévision", dirigée par le politicologue français de grande réputation, Bertrand de Jouvenel. D'autres initiatives en d'autres langues se consacrent de plus en plus nombreuses à la discussion de problèmes identiques. Précisons que ces anticipations n'impliquent pas l'acceptation d'un déterminisme philosophique. Bien au contraire. Les collaborateurs de la revue "Prospective" disent précisément qu'elle "refuse de considérer l'avenir comme étant déjà tout entier inclus dans le présent. Elle affirme au contraire la possibilité d'infléchir l'événement, de protéger la liberté et la dignité de l'homme . . ."

S'il est utile de scruter l'avenir de différents points de vue, si cette attitude devient une des caractéristiques communes aux sociétés de la seconde moitié du XXe siècle, il est évident que des réflexions raisonnées sur l'avenir deviennent également indispensables pour l'éducation.

### **Accélération de l'évolution scientifique et technique; nécessité du sens social.**

L'éducation prépare les jeunes pour leur avenir à eux. L'éducateur d'aujourd'hui est en charge de ceux qui seront les dépositaires du sort de l'humanité dans le dernier quart du XXe siècle. Pour que l'éducateur puisse pleinement assumer cette responsabilité, il doit être en mesure de percevoir les caractéristiques principales de la société future en question. C'est dans le contexte de cette société future que ses élèves devront prouver leurs capacités, et non plus dans la sienne. Certes, les éducateurs des générations précédentes préparaient, eux aussi, les jeunes pour l'avenir. Le problème comme tel n'est pas original. Et, cependant, il acquiert une originalité du fait que l'éducateur d'aujourd'hui n'est plus confronté, comme le furent ses prédécesseurs, avec l'évolution, mais bien avec l'accélération de l'évolution. Pour cette raison, le passé le renseigne moins bien pour la solution des problèmes de l'éducation qu'il n'avait renseigné les éducateurs d'autres époques. Disposer de points de référence utiles signifie donc pour lui l'obligation de se tourner davantage vers l'avenir. En ce qui concerne le passé, l'histoire, dans sa totalité, reste incontestablement la "mère des sciences" et la source de toute sagesse, mais sa dernière séquence devient de moins en moins déterminante pour la suivante, la séquence à venir. Nous sentons bien que les contraintes économiques et sociales du passé se relâchent et que l'analyse du passé ne peut plus contenir les mêmes enseignements qu'au cours des siècles précédents et la première moitié de notre siècle. Comme si chaque progrès scientifique et technique rompait une des multiples chaînes qui nous lient au passé immédiat.

Citons quelques faits qui nous renseigneront à ce sujet. Ils témoigneront, dans l'ordre de leur énumération, de l'accélération en cause.

Jusqu'à il y a 100 ans les trois quarts de la population canadienne étaient engagés dans l'activité agricole pour produire ce qui fut nécessaire à la population totale. Aujourd'hui 10% de la population active produisent non seulement ce qui est nécessaire à la population canadienne mais aussi des surplus agricoles considérables, disponibles pour l'exportation.

Dans le domaine de l'habitation, grâce à la mécanisation du travail et à l'incorporation d'un pourcentage croissant d'éléments préfabriqués, la construction a changé plus au cours des 25 dernières années qu'au cours des deux siècles précédents. Dans l'industrie manufacturière, les nouveaux produits (produits définis comme n'ayant pas existé il y a cinq ans) représentent des pourcentages sans cesse croissants dans les ventes. Les enquêtes McGraw-Hill révèlent qu'en 1964-65 les nouveaux produits constituent 14% de toutes les ventes contre 10% quatre années plus tôt. Dans des secteurs industriels spécifiques, secteurs de progrès rapides, tels que la chimie, la construction de machines, l'équipement électrique ou la mécanique de précision, les nouveaux produits représentent entre 16 et 23% des ventes actuelles totales. Ajoutons à cela les perspectives de l'automatisation et retenons, à titre d'exemple, un projet britannique: les besoins en ampoules électriques d'un pays de 50 millions d'habitants pourraient être satisfaits par une seule usine automatisée qui n'emploierait que 10 personnes à la production proprement dite.

Comme les sociétés consacrent des ressources humaines et matérielles de plus en plus nombreuses à la recherche fondamentale et appliquée, les résultats obtenus sont aussi de plus en plus nombreux et ces résultats s'inscrivent dans un éventail qui va en s'élargissant. "Jamais les hommes ne se sont attachés d'une manière aussi consciente et systématique qu'aujourd'hui, à étudier, pour tenter de les améliorer, les procédures et mécanismes qui conduisent à l'invention et assurent son passage à la production industrielle" écrit H. Aujac dans son rapport "Le passage de l'invention à la production", présenté au Congrès des économistes de langue française en mai 1966. L'accélération de l'évolution ne semble donc pas faire de doute. De cette accélération dans laquelle nous sommes déjà engagés nous déduisons que le monde futur sera avant tout un monde scientifique et technique dans lequel l'effort à fournir par chacun des membres de la société sera scientifiquement étudié en fonction de ses tâches spécifiques, et cela pour augmenter son rendement.

Mais les effets du progrès scientifique et technique ne s'arrêtent pas là. Le progrès crée aussi une interdépendance croissante des activités humaines précisément parce qu'il pousse la spécialisation à l'extrême: chaque personne formée évoluera sur une parcelle de plus en plus réduite d'activité parce que chaque parcelle d'activité exigera des connaissances spécifiques. Dans son domaine, chacun pourra avoir une grande efficacité par ses connaissances, mais son effi-

cacité ne sera vraiment opératoire qu'à la condition que des dizaines et des centaines de personnes, aussi bien formées et aussi efficaces, remplissent leurs rôles respectifs simultanément. Le degré d'autonomie du travail aura donc tendance à diminuer et ce sera la complémentarité des activités qui se renforcera.

Les pilotes de la génération de St-Exupéry couvraient l'aventure à chaque envolée. Nantis de quelques renseignements rudimentaires ils durent prendre toutes les décisions eux-mêmes pour arriver à bon port. Il y a à peine plus de 30 ans de cela. Aujourd'hui, l'envolée est une entreprise collective qui requiert la collaboration d'un grand nombre de spécialistes dont chacun a une tâche limitée et précise. La défaillance d'un seul d'entre eux peut paralyser l'ensemble des opérations puisque les rôles sont complémentaires et interdépendants.

Si les traits principaux du monde de demain seront ceux que nous venons d'esquisser, soit le progrès scientifique et technique accéléré avec ses corollaires de spécialisation et d'interdépendance accrues, il apparaît assez clairement que l'homme s'intégrant dans la société future devra être bien plus conscient des liens de solidarité qui le lient aux autres qu'il ne l'a été auparavant. Il devra s'habituer au fait que seul il ne pourra grand chose, que toute réalisation exigera, en plus de son travail propre, le concours d'un grand nombre de ses semblables.

### **Les fondements du sens social et sa transmission.**

L'adaptation de la personne à cette société nouvelle ne pourra être harmonieuse qu'à la condition qu'elle ait un sens social développé. Si les jeunes ne parvenaient pas à l'acquiescer à travers l'action éducative de la famille, de l'école et du milieu social ambiant, la société devrait dépenser beaucoup de ses énergies, et avec des résultats bien incertains, pour tenter de résorber le cortège croissant des mal adaptés, ou bien, elle devrait subir un appauvrissement du fait de la passivité croissante de ses membres.

Que peut et que doit faire l'éducation pour que le sens social puisse s'éclorre et se développer dans chaque être humain? Répondant à cette question, nous dirons qu'elle doit se soucier, en premier lieu, de donner aux jeunes, pendant qu'ils reçoivent ou après qu'ils auront reçu dans la famille les éléments affectifs dont ils ont besoin pour ancrer leur personnalité, tous les éléments d'une "formation technicienne"

qui correspondent aux exigences du monde moderne. Par formation technicisée nous entendons une combinaison de formation générale et de formation technique dont le bénéficiaire est également censé avoir acquis des méthodes de travail rigoureuses. La formation générale de base restera indiscutablement un élément important de l'éducation. C'est elle qui doit assurer aux jeunes une culture qui servira de fondement à la culture scientifique. Sans cette formation de base il n'est pratiquement pas possible d'accéder à une culture scientifique, or, faute de culture scientifique, la société risque de perdre l'apport des personnes les plus importantes pour son progrès, celui des chercheurs en tous domaines. Quant à la dimension technique de la formation, elle doit aboutir à ce que chacun puisse répondre aux exigences techniques de la profession choisie. Chacun doit pouvoir maîtriser les implications techniques de son travail car, dans un monde de progrès technique, tout travail comporte des doses élevées et croissantes de connaissances techniques. Si nous soulignons le poids de la technique dans toute activité, il nous faut aussi qualifier son enseignement. Il ne s'agit pas d'enseigner un ensemble de recettes. Mues par le progrès, les techniques se déprécient rapidement. Les recettes qui ont actuellement cours peuvent être dépassées en grande partie d'ici quinze ans et la personne qui ne connaît que de telles recettes sera tôt ou tard nécessairement désemparée. Comprendre de façon efficace les éléments techniques indispensables au travail c'est de se situer au-delà de la connaissance superficielle des formules, c'est de pouvoir passer avec une relative aisance d'une formule à une autre. Il n'y a pas de formation technique définitive. Ce serait se contredire dans les termes que de l'affirmer. Finalement, l'éducation doit aussi donner des méthodes de travail à chacun; en utilisant l'expression de l'académicien Louis Armand, nous pouvons dire qu'il faut "apprendre à apprendre". Le progrès contraindra ensuite les hommes à se réadapter continuellement sur le plan des réalisations concrètes.

Il n'est par conséquent plus de notre temps d'inculquer aux jeunes l'esprit encyclopédiste dans la perspective duquel l'étendue des connaissances apparaîtrait comme la forme suprême du savoir. Il n'est d'ailleurs physiquement plus possible de tout apprendre; l'ordinateur surclasse dès maintenant la meilleure des mémoires.

Seule cette formation technicisée peut permettre aux jeunes de regarder avec sérénité le devenir. En d'autres mots, seule une telle formation peut leur donner ce sentiment de sécurité sans lequel il est

peut-être illusoire de vouloir développer en eux le sens social. Il est, en effet, difficile, sinon impossible, de demander à une personne, souffrant d'un sentiment d'insécurité profond, une collaboration franche et loyale. Cette personne a peur des autres et de l'avenir, elle a peur de ne pouvoir répondre aux sollicitations qui pourraient provenir des changements. Son réflexe premier à tout changement sera un réflexe de défense se manifestant souvent à travers un conservatisme étroit dont la motivation fondamentale n'est pas la volonté, bien légitime, de sauvegarder les vraies valeurs du passé, mais bien la crainte des changements. La bonne formation, par contre, celle qui donne un sentiment de sécurité à l'individu, l'ouvre au monde qu'il regarde avec intérêt et confiance.

La formation technicisée n'est toutefois pas suffisante en soi pour développer le sens social. Elle en constitue le substratum. Il faut que l'éducation donne aussi une conception élevée du travail à accomplir. Il faut notamment qu'elle fasse revivre, d'une façon continuellement renouvelée, une très ancienne conception du travail, celle du service à rendre à la société, non pas à titre gratuit mais à titre d'obligation morale, tel que Jacques Leclercq le formule dans son volume "La révolution de l'homme du XXe siècle", paru en 1964: "Tous ont donc besoin de tous; chacun ne peut réaliser sa perfection, c'est-à-dire, avoir une activité ordonnée et efficace que si les autres lui prêtent un concours ordonné aussi; et si chacun a besoin du concours des autres, il leur doit le sien. On a vis-à-vis des autres le devoir de leur être utile, exactement de même qu'ils ont ce devoir à notre égard."

Dans une société à rouages de plus en plus complexes et interdépendants, les critères actuellement encore répandus de plaisir purement individuel que le travail procure et de profits qu'il apporte ne manqueront pas de s'estomper. (Le terme profit étant entendu non pas en tant que concept économique mais surtout en tant que critère d'une philosophie de vie hédoniste). Ces critères seront graduellement remplacés par un jugement plus général, de caractère collectif sur le service que chaque fonction rend à la société. Il est peu probable que le monde futur, essentiellement interdépendant, respectera encore et toujours des points de vue étroitement individualistes et souvent égoïstes; il est peu probable que l'on pourra poursuivre des objectifs strictement individuels tout en bénéficiant de services de plus en plus nombreux de la collectivité. Tel n'est en effet pas le sens de l'évolution. Bien sûr, il sera toujours loisible à quiconque le voudra de ne penser qu'à lui-même, mais ce sera relativement

inefficace: la société avec le poids dont elle dispose, ne manquera pas de freiner les manifestations trop apparentes d'égoïsme individuel.

Le jugement de la collectivité sur la participation de chacun au bien public se fera par la très ancienne "estimation commune" qui prendra, dans l'avenir, l'une ou l'autre forme d'une politique des revenus, assortie de règlements destinés à résoudre les conflits d'intérêt de la collectivité. Quant à l'individu, le sens social qu'il aura développé devra l'aider à saisir cette évolution, à comprendre la nécessité de l'estimation commune. Si tel n'était pas le cas, si le sens social lui faisait défaut, le monde de demain risquera de lui apparaître comme un ensemble de contraintes inacceptables.

Si nous avons insisté sur le rôle que joue l'école dans l'établissement des bases indispensables au sens social, nous avons aussi mentionné, sans le développer, le rôle psychologique fondamental de la famille. Pour compléter le tableau, il nous faut encore noter, sans vouloir l'explicitier, le rôle du milieu ambiant et plus particulièrement celui des autorités publiques. Eu égard au sujet traité, nous pouvons le formuler en disant que les autorités publiques doivent veiller à la paix dans la justice sociale. Le père de famille sans emploi, la mère inquiète, l'éducateur perturbé n'ont pas l'état d'âme qui est nécessaire pour assurer la continuité d'un comportement orienté vers le jeune.

Les grands pédagogues ont toujours affirmé que l'éducation est un tout indivisible dont les éléments constitutifs peuvent être isolés pour des fins d'études mais dont l'intégration doit être assurée sans cesse dans la réalité.

Les fondements principaux du sens social étant identifiés et, en ce qui concerne l'école, explicités, il nous faut maintenant envisager la transmission du sens social. Le sens social, à l'instar des traits de caractère, s'enseigne avant tout par les attitudes. Il ne s'enseigne que moins bien par les paroles. Ne l'enseigneront, par conséquent, de façon efficace que ceux dont l'exemple est accepté par les jeunes, ceux qui ont de l'autorité devant les jeunes.

Nous savons tous, que nous enseignions au niveau élémentaire, secondaire ou universitaire, que le professeur n'est respecté par les jeunes que dans la mesure où il détient de l'autorité que lui confère à la fois la maîtrise de son domaine et son attitude à l'égard des jeunes. La maîtrise de son domaine doit se traduire sans équivoque à tous les niveaux, mais non sans

modestie, en particulier aux niveaux supérieurs. L'étudiant doit apprendre que maîtriser son domaine exige un travail considérable et que l'effort créateur doit être continuellement renouvelé. Quant à l'attitude envers les jeunes, elle n'éveillera leur respect que dans la mesure où elle témoigne de l'observance d'une éthique. Il faut qu'il y ait concordance parfaite entre actes et paroles, sinon les paroles se vident de sens. De plus, les parents, les enseignants et plus généralement tous ceux qui désirent exercer une influence sur les jeunes doivent pratiquer une ouverture sur le monde des jeunes, ouverture qui ne soit pas feinte mais vraie, pleine d'intérêt pour eux et, par conséquent, prête au dialogue. Il est donc vraisemblable que l'autorité que confère une position dans la famille, à l'école ou dans le monde ne deviendra une autorité véritablement acceptée par les jeunes que dans la mesure où elle s'emplira d'une haute tenue morale. (L'expression est entendue ici dans son acception la plus large; elle n'implique aucune référence religieuse spécifique). Il en est et il en sera de plus en plus ainsi à l'avenir parce que le sens critique de la jeunesse, signe de santé lorsqu'il n'est pas exacerbé, est aiguisé par ce flux extraordinaire d'informations qu'elle reçoit par l'intermédiaire des moyens de communications de masse. Aucune jeunesse n'en a reçu autant au cours de l'histoire. Ces informations démystifient devant elle de nombreuses facettes de la vie sociale et contribuent souvent à faire écrouler devant elle des autorités de position. Lettres, paroles et images lui montrent à tout instant, que telle ou telle autorité de position n'était point doublée d'autorité morale. Il n'est donc pas étonnant qu'elle s'interroge au sujet de tous et de chacun ni qu'elle remette en question l'ordre établi, tel quel.

Le problème de l'autorité nous apparaît donc comme le problème central de la transmission du sens social.

Pour que le sens social puisse se développer chez les jeunes, il faut que les parents, les maîtres et les personnes proches des jeunes leur donnent l'exemple d'un sens social intégré à leurs préoccupations. Ils le leur donneront notamment à travers la manière dont ils feront face aux événements de la vie de tous les jours. Ce sont de tels exemples qui marqueront le plus la génération nouvelle parce qu'ils correspondront à une expérience vécue et directement vue. S'y ajouteront les exemples de certaines personnalités contemporaines dont l'attitude témoigne, au-delà de leur milieu et au-delà de leur pays, d'un sens social réellement vécu. Il nous semble que les exemples de personnages historiques risquent, par contre, sauf

exception, de ne produire que moins ou peu d'effets parce que les jeunes mesurent vite la différence qui sépare les conditions dans lesquelles ces personnages ont vécu des nôtres. Ce qui se révèle historiquement vrai ne leur paraîtra pas toujours révélateur pour le monde contemporain.

Dans la présente brève approche nous avons voulu expliciter les traits principaux du monde en devenir, un monde scientifique et technique qui, de ce fait, devient interdépendant et organisé comme il ne le fut jamais auparavant. Le sens social s'y impose comme une nécessité: il est une des conditions décisives de l'efficacité de l'individu et de son intégration dans la société. Quant à l'acquisition d'un sens social véritable, il nous a semblé que cette acquisition exige d'abord dans le chef de toute personne un sentiment de sécurité, conditionné par une solide formation technicisée, ensuite, elle exige l'adhésion à une conception renouvelée de la finalité du travail et de tous les travaux. Le travail accompli par chacun devra être considéré comme un service que l'on doit rendre à la société puisque l'on bénéficie de tous les services de la société organisée. Cette conception du travail approfondit le sens des responsabilités envers soi-même et envers les autres. Finalement, la transmission et le développement du sens social est la tâche difficile dont la responsabilité incombe solidairement aux parents et aux éducateurs, difficile parce qu'elle ne tolère pas d'écarts entre actes et paroles, parce qu'elle n'admet pas de compromis confortable.

Ces conclusions résultent de nos réflexions sur l'extrapolation des tendances d'évolution qui se manifestent dès maintenant dans nos sociétés. Nos réflexions n'ont pas de caractère religieux. Elles font appel à une culture humaniste; il s'agissait ici de l'application d'un esprit humaniste au monde en devenir. Ce n'est qu'en allant plus loin, aux sources mêmes de l'esprit humaniste qu'il est possible de découvrir des positions métaphysiques et que l'on peut éventuellement parler de positions religieuses. Dans ce contexte, l'esprit d'une religion se traduit donc avant tout dans les fondements de l'humanisme prôné sans en être pour autant une condition nécessaire. En effet, nous voyons autour de nous des esprits éminemment humanistes dont l'option métaphysique est une option agnostique. Ces personnes ne sont par conséquent d'aucune obédience religieuse. Autrement dit, les voies qui conduisent à l'humanisme sont nombreuses et aucune n'est

exclusive. Celle de l'auteur est cependant religieuse et catholique, d'où la question spécifique qu'il aimerait poser en guise de postconclusion:

Que ferons-nous, les chrétiens, dans cette cité de demain? Si nous sommes vraiment chrétiens, nous participerons pleinement à sa construction, c'est-à-dire, nous y trouverons tout naturellement notre place puisque ce monde qui rapprochera tant les hommes les uns des autres constituera en principe un milieu idéal pour la réalisation de nos aspirations les plus profondes. Quiconque a saisi et épousé la vision chrétienne du monde accepte consciemment que, pour lui, la première loi est celle de l'amour. Nous sommes par conséquent ceux qui devrions être les premiers à témoigner d'une solidarité humaine sans faille et à toute épreuve. Le ferons-nous?

L'Église hiérarchique ne nous refuse pas ses exhortations. Souvenons-nous, dans notre société québécoise et plus spécifiquement montréalaise, des discours prononcés au cours de l'année par son Éminence le cardinal Paul-Émile Léger et qui concernent directement notre sujet. Qu'il nous ait dit à l'Université que la recherche et le service de la vérité se fassent dans le respect mutuel, nonobstant les différences de positions métaphysiques ou plus généralement idéologiques; qu'il ait demandé que chacune des catégories de citoyens se préoccupe d'établir, de suivre et de faire suivre le code concret d'éthique professionnelle que son rôle dans la cité réclame; qu'il ait exprimé son désir de voir se développer dans notre société plus de préoccupations internationales et ainsi de suite . . . , il a jeté autant de lumières sur des problèmes intimement liés à une certaine absence ou insuffisance de notre sens social.

Quant à la question de savoir quelles seront les réalisations sociales concrètes des chrétiens, cela dépendra de chacun de nous et non pas de l'Église en tant que corps. Le chanoine Jacques Leclercq, dans son ouvrage déjà cité nous dit: "L'Église n'a pas à ordonner l'État, à régler l'ordre social et l'ordre économique. L'Église a pour mission d'enseigner la religion du Christ, de la maintenir dans sa pureté; de l'adapter aux siècles, de conduire les hommes dans la voie du salut. L'Église se préoccupe des intérêts spirituels; elle enseigne la morale; elle demande aux États de lui permettre de remplir sa mission." •